

SAMENVATTINGEN / RÉSUMÉS / SUMMARIES

LAURENCE VAN YPERSELE

KONING EN NATIE

Hoe de monarchie in België in het interbellum gezien werd

Tijdens de regering van koning Albert onderging het beeld van de monarchie een evolutie. Albert I is al populair bij zijn troonsbestijging en tijdens de Grote Oorlog wordt hij een echte held. De schok van augustus 1914 en de openlijke reactie van de koning in het parlement zorgen voor een identificatie van het land met zijn koning. Vanaf dan is hij Koning-Soldaat en Ridder, de Redder van het Vaderland, de Leider die de Eendracht tegen de vijand realiseert. Koning Albert is het symbool van de positieve identiteit van België tegenover de buitenlandse bedreiging. Na de overwinning zal Albert door zijn prestige meer en meer symbool staan voor de Eenheid van het land tegenover interne verdeeldheid en voor betrouwbaarheid en wijsheid tegenover politieke en economische incompetentie. Kortom, hij wordt “de” referentie. Niet enkel wordt hij het symbool van de samenleving, hij is ook de autoriteit die de “waarheid” in pacht heeft, degene die men wil zien regeren. Met koning Albert verdwijnt dit heroïsche beeld, maar zijn opvolger en België laat hij een “gebetonneerde” monarchie na die op het mentale en collectieve niveau sterk gestructureerd is. De centrale elementen van deze collectieve beeldvorming zijn : het zich één voelen in het lijden en in de vreugde dat van de koning het symbool van het vaderland maakt, het geloof in de vooruitgang en de toekomst waarop de hoop van de bevolking gevestigd is en het beeld van een voorbeeldige familie gekenmerkt door de liefde van het echtpaar, de schoonheid van de kindertijd en de zedelijkheid.

LAURENCE VAN YPERSELE

KING AND NATION

Representation of the monarchy in Belgium during the inter-war years

Representations of the monarchy changed significantly during the reign of King Albert. Popular already before his accession to the throne, Albert I became a true hero during the First World War. The shock of August 1914 and the public reaction of the King in Parliament provoked an identification of the country with its monarch. Henceforth, he became the Soldier and Knight King, the Saviour of the Nation, the Leader around whom to unite against the enemy. He was the symbol of the positive identity of Belgium faced with the external danger. After the victory of 1918, strengthened by his prestige, he came to symbolise ever more closely the Unity of the nation against internal divisions as well as the virtues of solidity and wisdom in contrast to political and economic incompetence. For diverse groups, he thereby became the central reference point. In this way, the King was not merely the symbol of the society but also the authority who possessed the truth, the individual who one wished to see govern.

On his death, King Albert carried with him his heroic image, but he bequeathed to Belgium and to his successor, a reinforced monarchy, strongly structured at the levels of mentality and of the collective imagination. The central elements of this representation were : communion in sorrow and in celebration which rendered the King the symbol of the Nation; faith in progress and the future which focused the hopes of the people; and the exemplary image of a united family within which reigned conjugal love, the beauty of childhood and morality.

LIEVE GEVERS

POUR DIEU, LA PATRIE ET LA LANGUE MATERNELLE
Eglise et formation de la nation en Belgique, 1830-1940.

L'Eglise et la religion ont joué un rôle capital dans la formation de l'identité nationale belge et dans la naissance de la nation belge moderne. Cette dernière fut la résultante du mouvement d'opposition unissant catholiques et libéraux contre le souverain des Pays-Bas, Guillaume Ier. L'Eglise souscrivit avec enthousiasme à la Constitution libérale de 1831. Elle y voyait une garantie pour se déployer sans contrainte sur divers terrains de la vie en société et pour ainsi être à même de traduire le caractère catholique de la nation. Petit à petit apparut un pilier catholique, fort de son réseau d'écoles et d'organisations sociales et culturelles.

Au sein de la nation belge de nouveaux mouvements nationaux virent le jour : un mouvement flamand très rapidement après 1830 et un (plus faible) mouvement wallon aux environs de 1900. Ce dernier était foncièrement libéral, à l'inverse du premier qui trouva principalement écho et appui dans l'opinion catholique. Des prêtres y jouèrent un rôle d'animateurs et le haut clergé éprouva aussi, du moins jusqu'à un certain point, de la sympathie à son égard. Pourtant, à partir du dernier quart du 19^{ème} siècle, des conflits allaient régulièrement éclater entre les catholiques flamingants et leurs dirigeants ecclésiastiques, aux positions plus modérées.

A la veille et durant la Première Guerre mondiale, on assista à un renouveau du nationalisme belge. Le cardinal Mercier en fut un ardent propagandiste comme il se révéla un farouche adversaire de l'activisme, courant à la base d'un antagonisme entre la Belgique et la Flandre. Après la guerre, les évêques appuyèrent le programme radicalisé des flamingants catholiques loyalistes en faveur de l'unilinguisme dans la vie publique en Flandre. D'un autre côté, ils condamnèrent l'aile nationaliste flamande et anti-belge du mouvement. L'orientation toujours plus fasciste de cette dernière dans les années trente et la montée concomitante de Rex, mouvement francophone catholique et autoritaire, constituaient une menace sérieuse d'ébranlement du pilier confessionnel de l'Eglise. Cette tendance fut renversée avec succès par la condamnation collective des évêques de 1936.

LIEVE GEVERS

FOR GOD, NATION AND MOTHER-TONGUE

The church and the formation of the Belgian nation-state 1830-1940

The Church and religion played a primordial role in the formation of a Belgian national identity and the creation of the modern Belgian nation. The state was the product of the opposition movement uniting Catholics and Liberals against the Dutch king, William I, and the Church subscribed with enthusiasm to the liberal Constitution of 1831. It saw in this constitution the means for expanding its influence freely over various domains of social life and thereby of giving a Catholic character to the nation. Gradually, a substantial Catholic “pillar” emerged, composed of a network of schools, and cultural and social organisations.

Within the Belgian nation, new nationalist movements emerged : firstly a Flemish movement shortly after 1830 and, secondly, a weaker Walloon movement around 1900. While the latter was markedly free-thinking in character, the Flemish movement found its audience and support-base among the Catholics. Priests played a role as activists within it and the movement enjoyed even a certain sympathy among the highest echelons of the Church. Nevertheless, from the last quarter of the nineteenth century onwards, conflicts regularly developed between pro-Flemish Catholics and their more moderate-minded clerical leaders.

A resurgence of Belgian nationalism took place on the eve of and during the First World War. Cardinal Mercier was an ardent propagandist for Belgian nationalism and a strong opponent of the pro-German Flemish «activism» which created a division between Flanders and Belgium. After the war, the bishops supported the more radical programme of loyal pro-Flemish Catholics for the institution of a unilingual system in public life in Flanders. At the same time, they condemned the Flemish nationalist and anti-Belgian wing of the movement. The increasingly fascist orientation of Flemish nationalism during the 1930s and the simultaneous emergence of the francophone Catholic authoritarian Rexist movement constituted a serious threat to the confessional Catholic pillar. This tendency was successfully challenged by the collective condemnation of the bishops in 1936.

RICHARD BOIJEN

L'ARMÉE COMME CREUSET DE LA NATION ?

Dès la naissance de l'Etat belge, l'armée nouvellement créée prit son rôle de 'creuset' très au sérieux. Cependant, la tentative de transformer les Flamands et les Wallons en Belges fut dès le départ bien mal engagée. En effet, alors que des combats opposaient encore les nôtres aux troupes néerlandaises, le Gouvernement provisoire promulgua

deux arrêtés stipulant que le français serait la langue officielle du commandement et de l'administration de l'armée.

Face à la montée des griefs d'ordre linguistique vers la fin du XIXe siècle et surtout pendant la Première Guerre mondiale, les autorités ne réagirent que par des mesures de faible ampleur ne concernant la plupart du temps que les sous-officiers. Pendant longtemps, les officiers et l'Ecole militaire restèrent à l'écart des réformes. Tant les autorités militaires et civiles que le roi Albert se retranchèrent longtemps derrière l'argument qu'un commandement bilingue nuirait à l'unité de l'armée et donc à celle de la Belgique.

Les autorités ont échoué dans leur tentative de former des Belges à l'armée parce que le principe du "bilinguisme à sens unique" fut appliqué trop longtemps. Cela a conduit à encore renforcer l'antimilitarisme flamand traditionnel, ce qui était un argument de plus pour ne pas céder aux exigences linguistiques des flamingants. Ce n'est qu'en 1938, un siècle après l'indépendance, qu'une véritable loi linguistique destinée à l'armée fut votée. Encore donna-t-elle lieu à de longs débats au Parlement. Sur le papier - dans la pratique, il faudrait encore attendre un peu pour qu'il en soit ainsi - le bilinguisme à sens unique était supprimé. Les officiers, même si toute leur carrière se déroulait en Wallonie, devaient connaître les deux langues. La loi arriva toutefois trop tard pour permettre à l'armée de jouer son rôle de creuset.

RICHARD BOIJEN

THE ARMY AS MELTING POT OF THE NATION ?

Ever since the creation of the Belgian nation-state, the newly-established army took its role as a melting pot very seriously. This attempt to transform Flemish and Walloons into Belgians did, however, get off to a bad start : already during the battles against the Dutch troops the new Provisional Government issued two decrees stipulating that French would be the only language of command and administration in the army.

When the linguistic disputes emerged at the end of the nineteenth century and, especially, during the First World War, the authorities responded merely by taking a number of small measures which concerned for the most part non-commissioned officers. Both the officer corps and the Military School remained for a long time immune from such measures. Both the military and civilian authorities as well as King Albert continued to argue that a bilingual system of command would undermine the unity of the army and also of Belgium.

The authorities failed in their efforts to create Belgians by means of the army because they remained wedded for too long to a policy of "one-way bilingualism". This merely

served to strengthen the traditional Flemish anti-militarism, which in turn became a justification for not ceding to the language demands of the Flemish activists. Only in 1938, a century after independence, was a substantial linguistic law passed concerning the army, and then only after lengthy debates in parliament. On paper at least one-way bilingualism had been abolished, though the reality took a longer time to change. Officers, even if they served throughout their career in Wallonia, henceforth had to possess a knowledge of the two languages. This law, however, came too late to enable the army to play its role as a melting pot.

TOM DE MEESTER

LA NATION EN QUESTION

L'impact de la Première et de la Seconde Guerre mondiale sur la
délimitation juridique de la notion de 'peuple comme entité'

Le concept d'Etat national moderne relie une délimitation territoriale à l'aspiration à une citoyenneté exclusivement nationale. La nation juridique est en permanence reproduite sur base de la législation en matière de nationalité. Dans cet article, on tentera de trouver une réponse à la question de savoir dans quelle mesure la Première et la Seconde Guerre mondiale, moments de crise par excellence, ont abouti à une redéfinition du 'peuple comme entité' et à une adaptation des mécanismes de reproduction juridiques de la nation.

Après la Première Guerre mondiale, les mécanismes d'acquisition et de perte de la nationalité belge furent fondamentalement révisés. L'acquisition de la nationalité fut couplée à une procédure discrétionnaire. La nation fut également épurée de Belges jugés indignes. Les tribunaux pouvaient dénaturaliser les Belges 'fautifs'. Seuls les Belges d'origine étrangère risquaient des poursuites. Les Belges de longue date ne pouvaient pas perdre leur nationalité.

Après la Seconde Guerre mondiale, les mécanismes permanents d'acquisition et de perte de la nationalité ne furent pas révisés. Le durcissement des règles d'acquisition de la nationalité dans les années 20 et 30 rendait superflues de nouvelles adaptations. La nation fut cependant également épurée de Belges indésirables après la Seconde Guerre mondiale. Condamnés par contumace, les collaborateurs 'de premier ordre' et les activistes nazis des cantons de l'Est perdirent automatiquement leur nationalité belge. Cette fois, les Belges de longue date n'échappèrent pas à la mesure. Alors que la nation avait après la Première Guerre mondiale une forte connotation ethnique et nationaliste, la Seconde Guerre mondiale aboutit à une distinction politico-morale et non ethnique opposant la personne 'loyale' à la 'fautive'.

TOM DE MEESTER

THE BELGIAN NATION-STATE IN THE LINE OF FIRE

The Impact of the First and Second World Wars on the judicial construction of a distinctively Belgian population

The nation state of the modern era combines a territorial definition with the striving to achieve an exclusive national population. In this respect, the judicial nation was permanently reproduced through the issuing of legislation governing nationality. In this article, we seek to assess how far the First and Second World Wars, as moments of intense crisis, resulted in redefinitions of the membership of the national community and in alterations to the judicial reproduction mechanisms of the nation. After the First World War, the procedures for the granting and removal of Belgian nationality were thoroughly overhauled. The granting of nationality was henceforth linked to a discretionary procedure. At the same time, the Belgian nation was purged of unworthy Belgians by enabling the courts to denationalise Belgians who had proved themselves to be disloyal. Only Belgians of foreign origin, however, were subjected to these procedures; ethnic Belgians could not lose their nationality. After the Second World War, the established procedures for granting and withdrawing Belgian nationality were not reformed. The hardening which had taken place during the 1920s and 1930s of the rules governing the acquisition of nationality rendered such a reform unnecessary. Nevertheless, the nation was once again purged of undesirable Belgians after the Second World War. Judged in absentia, major collaborators and Nazi activists from the germanophone cantons of the east were automatically deprived of their nationality. Moreover, on this occasion, ethnic Belgians were not immune from these measures. While the dominant definition of the nation after the First World War had been strongly ethnic and nationalist, the Second World War gave rise to a politico-moral and non-ethnic distinction between the worthy and the unworthy.

ALEXIS SCHWARZENBACH

PORTRAITS DE LA NATION

Des images sur les timbres-poste belges, 1914-1945

Au cours de cette période, la plupart des timbres belges ont été créés pour des raisons purement pratiques. En outre, des timbres étaient surchargés au profit d'oeuvres de bienfaisance (Comité national belge de Défense contre la Tuberculose, Croix-Rouge, Secours d'Hiver, etc.). Enfin, la poste a aussi émis des timbres spéciaux sans surtaxe pour commémorer des événements historiques (libération en 1919 et 1944-1945, centenaire de la Belgique, mort d'Albert Ier, etc.), pour promouvoir des expositions internationales et universelles et dans un but de propagande politique (occupation belge en Allemagne, annexion d'Eupen-Malmédy). Les décisions relatives à l'émission de ces timbres ont été prises non seulement par l'administration des postes

mais aussi parfois avec la participation du gouvernement et sous l'influence de la presse, du public et de la famille royale.

Les images reproduites sur ces timbres sont autant de moyens d'identification collective. Les sujets dominants sont le culte de la famille royale, la mémoire de la Première Guerre mondiale et le patrimoine culturel (art, architecture, littérature et histoire). Disposant déjà d'une grande popularité, la famille royale participait activement à la construction de son propre culte. Le but essentiel de la commémoration de la Première Guerre mondiale était de perpétuer la mémoire de la Belgique unie derrière ses souverains héroïques, Albert et Elisabeth. Une des fonctions essentielles de l'identification avec le patrimoine culturel était de montrer que la nation belge existait bien avant 1830. Les représentations de la Flandre et de la Wallonie apparurent seulement à la fin de la période.

Cette iconographie offre une vue hétérogène de l'identité nationale belge. Se trouvent en présence non pas un seul concept cohérent d'identité nationale, mais bien plusieurs discours qui sont parfois incohérents et mutuellement incompatibles. Trois formes principales s'y distinguent. Parmi celles-ci, les identifications avec l'Etat (famille royale, mémoire de la Première Guerre mondiale) et avec une localité (ville ou province) sont beaucoup plus fortes que l'identification linguistique.

ALEXIS SCHWARZENBACH
PORTRETTEEN VAN DE NATIE
Afbeeldingen op Belgische postzegels, 1914-1945

Tussen 1914 en 1945 werd het merendeel van de Belgische postzegels ontworpen om praktische redenen. Bovendien waren er postzegels met opdruk ten voordele van liefdadigheidswerken (Nationaal Belgisch Verdedigingscomité tegen Tuberculose, Rode Kruis, Winterhulp en andere). Tenslotte heeft de post ook speciale postzegels zonder toeslag uitgegeven ter herdenking van historische gebeurtenissen (bevrijding 1919, 1944/45, Belgisch eeuwfeest, rouw voor Albert I en andere). Gelijkaardige postzegels werden uitgegeven als reclame voor internationale- en wereldtentoonstellingen en als politieke propaganda (Belgische bezetting in Duitsland, annexatie van Eupen-Malmédy). De beslissingen betreffende de uitgifte van deze postzegels werden niet enkel door het postwezen zelf genomen, maar soms ook door de regering, onder invloed van de pers, het publiek en de koninklijke familie.

De afbeeldingen op die postzegels vormen een collectief identificatiemiddel. De voornaamste onderwerpen waren de cultus rond de koninklijke familie, de herinnering aan de Eerste Wereldoorlog en het cultureel patrimonium (kunst, architectuur, literatuur en geschiedenis). De koninklijke familie nam actief deel aan de ontwikkeling van haar eigen cultus en was ook werkelijk populair. Het doel van de herdenking van de

Eerste Wereldoorlog was de herinnering levend houden aan een België verenigd achter zijn heroïsche vorsten, Albert en Elisabeth. Eén van de belangrijkste functies van de identificatie met het culturele patrimonium was aan te tonen dat de Belgische natie al voor 1830 bestond. De afbeeldingen van Vlaanderen en Wallonië verschenen maar op het einde van de onderzochte periode.

Deze iconografie geeft een heterogeen beeld van de Belgische nationale identiteit. In de plaats van een coherent concept van nationale identiteit bestonden meerdere discours die soms onsamenvattend en onverenigbaar waren. Er bestonden drie belangrijke modellen, waarbij de identificatie met de Staat (koninklijke familie, herinnering aan de Eerste Wereldoorlog) en met een bepaalde plaats (stad of provincie) veel sterker was dan de identificatie met de taal.

ALAIN COLIGNON

BELGIË, EEN VADERLAND VAN OUD-STRIJDERS ?

Na de Grote Oorlog ontstonden en ontwikkelden zich zowel in ons land als elders verscheidene oud-strijdersbewegingen. De Tweede Wereldoorlog droeg indirect bij tot hun heropleving omdat er een vermenging optrad van oud-strijders *stricto sensu*, voormalige verzetslui en een stroom rechthebbenden. Op een bepaald ogenblik telde deze gemeenschap enkele honderdduizenden leden (een soms louter theoretische getalsterkte, omdat iemand die zijn bijdrage betaalde niet noodzakelijk actief lid was). In de maatschappij was deze groep snel identificeerbaar door zijn specifieke identiteit en sociale eisen. De grote meerderheid ervan zag zichzelf als vaandeldrager van een levendig Belgisch gevoel. Dit werd in bepaalde gevallen een broeikas van een echt nationalisme : men had gevochten voor de natie-staat België, het was diens overwinning waardoor de triomf van de goede zaak bekrachtigd werd. Bovendien bracht de Zege - zowel die van 1918 als 1944-1945 - op materieel en psychologisch vlak een relatieve opwaardering van het statuut van deze collectiviteit mee.

Maar bij de analyse springen twee belangrijke feiten in het oog. Ten gevolge van de omstandigheden werd het Belgisch patriotisme dat in die milieus overheerste in wezen gedragen door overwegend francofone structuren. Bovendien bestonden al deze groepen «veteranen» als dusdanig enkel in relatie tot een verleden dat stolde op een bijzonder cruciaal moment in hun bestaan en dat een breuk vormde met de gewone loop van het leven. Als gevangene van dit verleden werd de oud-strijdersbeweging het slachtoffer van een bijzondere vorm van introversie en had zij het bijzonder moeilijk haar ideaal van burgerzin aan de volgende generaties door te geven.

De vaderlandslievende verenigingen zijn er niet in geslaagd zich teweer te stellen tegen de voortschrijdende federalisering van onze instellingen. Zij trekken nog symbolisch

de wacht op bij een natie die op institutioneel vlak steeds minder bestaat, maar die zij toch tot op het einde in hun hart zullen bewaren.

ALAIN COLIGNON
BELGIUM, A NATION OF EX-COMBATANTS ?

In Belgium, as elsewhere in Europe, a variety of ex-combatant organisations were established and developed in the aftermath of the Great War. The Second World War indirectly contributed to the revitalisation of these organisations, as ex-resistance activists now mixed with the ex-combatants as well as a larger community of those eligible for some form of benefit or allowance. Possessed at a certain point in its history of the nominal support of many hundreds of thousands of members (though their strength sometimes proved to be theoretical : paying a membership due did not make everybody an active member), this community of ex-combatants was readily identifiable in public life by its specific forms of identification and its particular social demands. Moreover, in their majority they felt themselves to be the defenders of a strong Belgian patriotism. In some respects, indeed, this served as the basis for a real Belgian nationalism : it was for the Belgian nation-state that they had fought; it was through their victory that the cause of Good had triumphed. In addition, victory, that of 1918 as well as that of 1940-1945, had as its consequence the privileging of the status of the collectivity of ex-combatants on both a material and psychological level.

The analysis of this phenomenon does, however, raise two evident facts. In the first place, as a consequence of the circumstances in which they had emerged, the Belgian patriotism evident in the ex-combatants world was expressed predominantly through largely francophone structures. Secondly, all these groups of “veterans” existed only by reference to a past frozen at a particularly crucial moment of their existence but which was at odds with the normal flow of daily life. As a prisoner of this past, the ex-combatant movement was imprisoned within a particular form of introversion and struggled when it sought to transmit its civic ideal to new generations.

Unable to prevent the ever more marked federalisation of Belgium, the patriotic organisations now perform the role of acting as the symbolic guardians of a nation which exists less and less on the institutional level but which they will always preserve in their hearts.

PIETER LAGROU

QUELLE PATRIE POUR LES ASSOCIATIONS PATRIOTIQUES ?

Victimes de guerre et vétérans de la résistance face à la question nationale,
1945-1958

Les 'associations patriotiques', en d'autres termes l'ensemble des associations d'anciens combattants et de victimes de guerre, forment un des noyaux durs du nationalisme belge. Le mouvement flamand a automatiquement assimilé ce comportement à une hostilité envers les Flamands et à une sévérité extrême à l'encontre des anciens collaborateurs. Cet article montre combien cette représentation n'est pas fondée. Pour les 'milieux patriotiques', les identités flamande et belge n'étaient aucunement incompatibles. On voulait au contraire empêcher que le flamingantisme ne devienne l'apanage d'anciens collaborateurs revanchards. A partir de 1947, la Confédération nationale des Prisonniers politiques lutta en particulier pour une unification du souvenir de la Première et de la Seconde Guerre mondiale. Les victimes de l'occupation nazie participèrent au pèlerinage de l'Yser en 1949 et tentèrent en 1953 de réconcilier par une commémoration Breendonck et la tour de l'Yser. Ces initiatives échouèrent par la faute de l'anti-belgicisme rabique de l'aile radicale du mouvement flamand.

En matière de répression, les 'associations patriotiques' se manifestèrent surtout publiquement lors des campagnes qui menèrent à la chute des ministres catholiques de la Justice Struye (en 1948) et Pholien (en 1952). Pourtant, les milieux patriotiques étaient plutôt favorables à l'apaisement et avaient conscience de la nécessité des mesures de grâce et de libération anticipée. Des initiatives symboliques, comme la libération projetée d'Elias et l'accord pour le retour de Daels, se heurtèrent à une opposition violente dans les milieux de la résistance flamande, qui développèrent un syndrome de minorité menacée. Dans les années d'immédiat après-guerre, ils avaient pu se rattacher à un large courant flamand centriste, mais après le dénouement de la Question royale, et surtout durant la cure d'opposition du CVP dans la deuxième moitié des années 50, le fossé se creusa. Les catholiques flamands, qui initialement professaient une mémoire anti-allemande, s'identifièrent toujours davantage à la fin des années 50 au flamingantisme de la collaboration et exigèrent l'amnistie. Plutôt que l'identité belge séculière et démocratique professée par la gauche à travers son identification aux héros de la résistance et aux victimes de l'occupant, ils affirmèrent un nationalisme catholique dans la lignée flamande, nationalisme qui ne s'était toujours pas libéré de la nostalgie de la collaboration et même des accents xénophobes et antisémites, comme l'illustrèrent les grandes campagnes en faveur de l'amnistie menées à la fin des années 50. La 'mémoire fissurée' de la Seconde Guerre mondiale en Belgique n'est pas la cause de la polarisation communautaire, mais en est bien le résultat.

PIETER LAGROU

WHAT NATION-STATE FOR THE PATRIOTIC ORGANISATIONS ?

The attitudes of war victims and resistance veterans towards the national question, 1945-1958

The «patriotic associations» of ex-combatants and war victims formed one of the strongest centres of Belgian nationalism. The Flemish movement automatically assimilated this stance with a hostility towards the Flemish population and towards former collaborators. This article demonstrates how unjust was this image of the patriotic movements. For these patriotic milieus, Flemish and Belgian identity were in no sense incompatible. On the contrary, they wished to prevent pro-Flemish attitudes from becoming the monopoly of revanchist former collaborators. From 1947, the National Confederation of Former Political Prisoners militated for a fusion of the celebration of the memory of the First and Second World Wars. The victims of Nazi persecution participated in the pilgrimage to the Yser in 1949 and tried in 1953 to commemorate Breendonk and the Yser Tower in a single event. These initiatives however failed, because of the rabid “anti-Belgicism” of the radical wing of the Flemish movement.

On the issue of repression, the patriotic organisations were evident especially in the campaigns which led to the fall of the Catholic Ministers of Justice Struye (in 1948) and Pholien (in 1952). Nevertheless, the patriotic organisations were aware of the need for reconciliation and of pardons and accelerated releases of prisoners. Symbolic initiatives, such as the proposals to release Elias and the agreement to allow the return of Daels, met with fierce opposition from Flemish resistance Groups, who developed the attitudes of a threatened minority. During the immediate post-war years, these resistance groups had found a large following among centrist Flemish opinion but after the resolution of the Royal Question and especially during the period which the CVP spent in opposition during the latter 1950s, they found themselves marginalised. The Flemish Catholics, who had initially been anti-German, evolved at the end of the 1950s towards a steadily stronger identification with Flemish nationalist collaboration and supported demands for an armistice. In contrast to the secular and democratic Belgian national identity professed by the left through its identification with the heroes of the Resistance and the victims of the Nazi occupiers, they espoused a pro-Flemish nationalism which was not always immune from a nostalgia for collaboration and even from anti-Semitic and xenophobic tendencies, as was illustrated by the major campaigns for an amnesty for former collaborators at the end of the 1950s. The “fractured memory” of the Second World War in Belgium was not the cause of the polarisation of the communities, but it was certainly one of its consequences.

BRUNO DE WEVER

LA GRANDE NÉERLANDE COMME UTOPIE ET MYTHE

Le Mouvement flamand choisit le néerlandais comme langue véhiculaire dès le 19^{ème} siècle. Pourtant à l'époque jamais un courant favorable à la Grande Néerlande ne se développa. Au départ, l'entremêlement avec le patriotisme belge empêchait tout rapprochement avec le pays dont la Belgique s'était séparée en 1830. Mais même lorsque le nationalisme flamand s'est radicalisé pendant la Première Guerre mondiale pour devenir anti-belge, aucun mouvement en faveur de la Grande Néerlande ne s'est initialement développé. Ce n'est qu'avec la création du *Verdinaso* (*Verbond van Dietse Nationaal Solidaristen*) en 1931 et du *VNV* (*Vlaams Nationaal Verbond*) en 1933 que voient le jour des mouvements dont le but est d'unir politiquement la Flandre et les Pays-Bas. Le développement de leur politique grande néerlande ou 'thioise' montre toutefois que celle-ci n'est qu'un tremplin pour un programme de droite révolutionnaire. Le *Verdinaso* évolua bien vite dans un sens favorable à la Belgique. Le *VNV* par contre maintint l'objectif final du rattachement aux Pays-Bas sans toutefois exclure la possibilité d'une indépendance de la Flandre comme étape intermédiaire. Malgré l'existence aux Pays-Bas d'un parti frère thiois, la *Nationaal Socialistische Beweging* (*NSB*), le *VNV* ne développa pas de contacts dans ce pays. Durant l'occupation, la direction du *VNV* - ainsi d'ailleurs que celle de la *NSB* - mit son idéal thiois en veilleuse afin de se concilier les bonnes grâces d'un occupant hostile à ces conceptions. Des groupes dissidents situés dans le *VNV* et à sa périphérie protestèrent contre la "trahison thioise" de la direction du *VNV* et contre l'annexionisme de l'occupant et de ses partisans de la Grande Allemagne. De ces cercles devaient naître dès 1945 les premières organisations nationalistes flamando-thioises de l'après-guerre. Seule la création de la *Volksunie* en 1954 mit un terme à la surenchère thioise.

BRUNO DE WEVER

A GREATER LOW COUNTRIES. MYTH AND UTOPIA

Despite the fact that the Flemish Movement had chosen Dutch as the standard language of communication since the nineteenth century, no political current in favour of a Greater Low countries (a union of Flanders and of the Netherlands) ever developed. At first, the influence of Belgian patriotism formed an obstacle to any rapprochement with the country from which Belgium had broken away in 1830. But, even when Flemish nationalism radicalised itself into an anti-Belgian movement during the First World War, no Greater Netherlands political movement emerged. It was only with the creation of *Verdinaso* (*Verbond van Dietse Nationaal Solidaristen*) in 1931 and of the *VNV* (*Vlaams Nationaal Verbond*) in 1933 that one saw appear movements which placed the unification of Flanders and of the Netherlands among their goals. The evolution of this Greater Netherlands or "Dietsland" policy demonstrated, however, quite clearly that it was in reality no more than a means of advancing their extreme-right

programme. Thus, *Verdinaso* evolved quite rapidly towards a pro-Belgian stance. The VNV on the other hand maintained a Greater Low Countries as its final goal, without however excluding independence for Flanders as an intermediate stage. Despite the fact that the *Nationaal Socialistische Beweging* (NSB) in the Netherlands in effect formed a pro-Dietsland sister-party, the VNV developed no contacts with the Netherlands. Indeed, during the German occupation, the leadership of the VNV placed their Greater Low Countries ideal on the backburner in order to curry favour with the anti-Diets German occupying powers. Dissident groups within the VNV and on the margins of the movement protested against this betrayal of the Diets ideal by the VNV and by the Nazi occupiers and their Greater German collaborators. It was from the ranks of these dissidents that already in 1945 the first post-war Flemish and Diets nationalist organisations began to emerge. It was only with the creation of the *Volksumie* in 1954 that a decisive break was achieved with the notion of a Greater Low Countries.

CHANTAL KESTELOOT

ZIJN OF WILLEN ZIJN

De moeilijke ontwikkeling van de Waalse identiteit

In Wallonië ontstond het debat rond de identiteit praktisch op hetzelfde moment als de Waalse beweging. Geprangd tussen België, Frankrijk, Brussel en zelfs Vlaanderen heeft de Waalse beweging zich altijd vragen gesteld over haar essentie. Dit debat wordt sedert lang gevoed door historici die dicht bij de Waalse beweging staan. Historicus Philippe Destatte werpt op zijn beurt een verhelderend en boeiend licht op de politieke zelfbevestiging van Wallonië. Uit zijn essay volgt dat nog veel vragen en problemen onbeantwoord blijven. Het debat is verre van gesloten.

Deze bijdrage behandelt doorheen de figuur van Jules Destrée de vraag naar de betrekkingen tussen de Waalse beweging en de socialistische wereld; zij bevraagt zich over de aard van de Waalse beweging, heen en weer getrokken tussen taalkundige eisen en economische oogmerken en snijdt de hamvraag aan naar de rol van die beweging als historische medespeler en motor voor de wijziging van de Belgische instellingen.

CHANTAL KESTELOOT

TO BE OR WANT TO BE

The difficult birth of walloon identity

In Wallonia the debate about identity has existed almost as long as the Walloon movement. Pressed in on all sides by Belgium, France, Brussels and even Flanders, the Walloon movement has always questioned its own essence. This debate moreover has long been enlivened by contributions from historians sympathetic to the Walloon movement. In turn, the historian Philippe Destatte has contributed a lucid and

passionate analysis of the gradual political emergence of Wallonia. His interpretation leaves, however, many questions and problems unresolved. This is one debate which is far from having ended.

The present article considers the question of relations between the Walloon movement and the socialist world, through the example of the personality of Jules Destree. It questions the nature of the Walloon movement, torn as it was between linguistic demands and economic motives, and confronts the essential question of the role played by the Walloon movement as a historical actor and as a stimulator of changes in the institutions of Belgium. At the end of this essay, many questions and problems remain unanswered.

GITA DENECKERE

IDENTITÉ FLAMANDE OU DIVERSITÉ ?

Les manifestations de rue comme indicateur du sentiment d'appartenance
à un groupe

Cet essai aborde la problématique de l'identité sur base de la diversité fondamentale de l'individu. La plupart du temps, un individu appartient simultanément à différents groupes auxquels il est lié par un processus d'identification(s) de telle sorte que la *relation* entre l'individu et le groupe a tendance à devenir centrale. Cette notion d'identification a été introduite par Sigmund Freud en 1921 dans son ouvrage *Mas-senpsychologie und Ich-analyse*. L'empathie ou l'identification à un dirigeant (ou à une idée directrice) est essentielle pour la formation de tout groupe et paraît être un concept plus opérationnel que celui, statique, d'identité.

L'histoire du Mouvement flamand offre un riche et intéressant matériau permettant de réfléchir aux termes d'identification(s), de liens avec un groupe et de sentiment d'appartenance à un groupe. Sur base d'une étude du phénomène des manifestations de rue, il est en principe possible de donner une image plus précise - numériquement et socialement - des adhérents au Mouvement flamand. La méthode n'est certes pas infaillible mais elle peut aboutir à une meilleure compréhension de l'objet de la recherche. A cet effet, une distinction s'impose d'emblée entre les manifestations de rue revendicatrices et celles qui renforcent l'identité.

L'article donne un bref aperçu des manifestations revendicatrices du Mouvement flamand depuis le XIXe siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. De cet aperçu, il apparaît que les flamingants sont rarement descendus en bloc dans la rue. Les manifestations renforcent plutôt la vision de la diversité idéologique pendant le XIXe siècle et celle de la différence fondamentale entre le style politique des flamingants modérés et celui des nationalistes flamands radicaux dans l'entre-deux-guerres. Dans la période précédant la Deuxième Guerre mondiale, l'identification à la cause flamande ne constituait pas du tout un lien exclusif. Pour beaucoup de flamingants modérés, d'autres loyalismes

intervenaien et les liens avec d'autres groupes empêchaient une fusion complète avec le Mouvement flamand. Les nationalistes flamands radicaux s'étaient dégagés de cette position schizophrène, mais rendaient encore l'unité flamande plus hypothétique par leur extrémisme fanatique.

GITA DENECKERE

FLEMISH IDENTITY OR DISUNION ?

Street demonstrations as an indicator of group mentalities

This article seeks to study the question of identity by approaching it from the point of view of the fundamental division of the individual. An individual generally belongs simultaneously to different groups to which he or she is bonded by an identification. It is in this manner that the *relation* between the individual and the group comes to the fore. The concept of identification was introduced by Sigmund Freud in his *Massenpsychologie und Ich-analyse* of 1921. Identification with a leader (or with a leading idea) is essential for the formation of a group and appears as a concept more reliable than the static notion of "identity".

The history of the Flemish movement provides much interesting material for reflection concerning the concepts of identification, collective action and collective sentiments. By means of a study of the phenomenon of street demonstrations it is in theory possible to construct a more precise picture of the level of support - both numerical and social - for the Flemish movement. It is certainly neither an infallible nor an exclusive tool, but it provides a possible means of achieving a more profound understanding. In this respect, it is essential to make a distinction between street demonstrations which were focused on the articulation of demands and those which served to strengthen group identification.

This article provides a brief account of the street demonstrations of the Flemish movement which were focused on demands from the nineteenth century to the Second World War. From this short overview it appears that the Flemish campaigners rarely descended into the street as a united group. The circumstances of the demonstrations served to reinforce the picture of ideological division during the nineteenth century and of a fundamental difference in political style between moderate Flemish campaigners and radical Flemish Nationalists during the inter-war years. The identification with the Flemish cause during the period before the Second World War was certainly not an exclusive one. For many moderate Flemish campaigners it co-existed alongside other loyalties while identification with other groups prevented a complete attachment to the Flemish movement. For their part, the radical Flemish Nationalists had escaped from this schizophrenic attitude, though through their fanatical extremism they merely served to divide Flemish unity still further.

PATRICK PASTURE

FLANDRE, WALLONIE, BELGIQUE

Orientations régionales dans le mouvement ouvrier chrétien

Cette contribution analyse les identifications régionales du mouvement ouvrier chrétien en Belgique depuis sa naissance à la fin du XIXe siècle. La Flandre mais aussi la Wallonie et la Belgique ont en effet fait office de pôle d'identification.

Sur l'orientation flamande du mouvement ouvrier chrétien, il y a peu matière à discussion : son bras politique en particulier s'enracina partiellement dans le mouvement flamand constitué essentiellement de catholiques dès les années 1860. En outre, le mouvement ouvrier chrétien s'associa aussi après la Première Guerre mondiale à l'aile catholique flamande modérée, incarnée par Frans Van Cauwelaert, un homme soucieux d'aboutir à une néerlandisation totale de la Flandre. Cette prise de position traduisait cependant aussi le désir de maintenir la Flandre dans le contexte belge, ce qui entraîna une rupture avec les nationalistes flamands radicaux qui voulaient abandonner la Belgique et qui à cette fin paraissaient prêts, tant en 1914 qu'en 1940, à collaborer avec l'occupant allemand. Malgré l'attrait intense opéré par l'anticommunisme et le corporatisme, le mouvement ouvrier chrétien resta à l'écart de la collaboration, qui fut le fait de presque toutes les associations nationalistes flamandes, en particulier du VNV dont les motivations étaient aussi idéologiques. Pas mal de dirigeants flamands du mouvement ouvrier chrétien ne virent cependant pas d'obstacle à une certaine 'accommodation'. Cette dernière provoqua un grand mécontentement en Wallonie.

Les travailleurs catholiques wallons se sentaient minoritaires dans leur propre mouvement et aspiraient à s'associer aux socialistes qui rassemblaient l'immense majorité des travailleurs wallons. Ceci explique en grande partie pourquoi, dès avant la Seconde Guerre mondiale, il existait dans certains milieux chrétiens progressistes wallons une orientation régionale axée sur la Wallonie, et cela malgré le fait que les tenants de cette ligne aient eu tendance à s'empêtrer, comme l'ensemble du mouvement wallon, dans le mythe d'une 'Francophonie' qui s'étendait aussi aux francophones vivant en dehors des régions de langue française. Mais ce courant régional, qui se nourrissait essentiellement du ressentiment à l'égard du mouvement flamand, ne parvint pas à se développer dans la communauté catholique francophone parce que les membres de cette dernière craignaient d'être marginalisés dans une Wallonie laïcisée. Les choses changèrent cependant après la signature du Pacte scolaire, qui affermit la position de l'enseignement catholique, et surtout après l'affaire de Louvain à l'issue de laquelle les catholiques francophones se sentirent ni plus ni moins expulsés de Flandre.

Ces puissantes orientations régionales présentes dans le mouvement ouvrier chrétien méritaient d'être soulignées. Elles trouvent leur origine dans la constitution politique, culturelle et économique de la Belgique. Les deux guerres mondiales ont, par rapport

à cette orientation régionale, rempli un rôle catalyseur mais ne paraissent pas à long terme avoir été déterminantes pour l'évolution générale du mouvement. Pour ce dernier, la Belgique est jusqu'à présent restée la référence, et cela pour de multiples raisons.

PATRICK PASTURE

FLANDERS, WALLONIA AND BELGIUM

Regional orientations in the christian workers' movement

This contribution analyses the forms of regional identification of the Christian workers' movement in Belgium since it originates at the end of the nineteenth century. Flanders, as well as Wallonia and Belgium, have in this respect served as poles of identification.

As regards the Flemish orientation, there is little matter for discussion : the political arm of the Christian workers' movement was at least partially integrated in the Flemish movement which since the 1860s had emerged essentially within the Catholic milieu. Consequently, the Christian workers' movement associated itself after the First World War with the moderate Flemish Catholic movement personified by Frans Van Cauwelaert which campaigned for a complete "netherlandisation" of Flanders. This goal signified also a desire to situate Flanders within a Belgian context which in turn caused them to distinguish themselves from the radical Flemish Nationalists who wished to break with a Belgian state and who in 1914 and 1940 appeared willing to collaborate with the German occupier. Despite the strong attraction exercised by anti-communism and corporatism, the movement therefore remained aloof from the collaborationist course adopted by almost all Flemish associations, especially the more ideologically-motivated choice of the VNV. Nevertheless, many Flemish leaders of the Christian workers' movement saw no obstacle in a certain "accommodation" with the German occupiers; thereby provoking considerable resentment in Wallonia.

The fact that the Walloon Catholic workers felt themselves to be a minority within their own movement led them to seek to collaborate with the Socialists, who enjoyed the support of the great majority of the Walloon working class. Consequently, already before the Second World War in certain limited progressive Walloon Catholic milieus a regional orientation towards Wallonia had taken place, even though the advocates of such ideas - in common with the Walloon movement in general - tended towards a myth of a "francophonía" embracing all French-speakers including those who lived outside French linguistic borders. But because the Catholics feared that they would be marginalised within a "freethinking" Wallonia, this regionalist current, fed primarily by resentment of the Flemish movement, never really developed within the francophone Catholic community. This, however, began to change after the Schools Pact, which greatly strengthened the position of Catholic education, and more especially after the

Louvain crisis, the outcome of which left francophone Catholics with a strong sense of having been purely and simply expelled from Flanders.

The strong regional orientation of the Christian workers' movement is one of its distinctive features, and had its origins in the political, cultural and economic composition of Belgium. The two world wars, in this respect, undoubtedly had a catalysing impact, but in a long-term perspective do not appear to have been decisive in determining this evolution. For diverse reasons, Belgium remains for the Christian workers' movement a central point of reference.

GUY VANSCHOENBEEK

LES SOCIALISTES : DES COMPAGNONS SANS PATRIE ?
Le Parti ouvrier belge et ses rapports avec la 'patrie Belge',
1885-1940

Pour le POB, 1914 ne fut pas le signal de la grande trahison à l'idéal internationaliste, attitude prônée à l'époque par la gauche. Le parti socialiste ne connut pas d'évolution 'du rouge au tricolore'. Dès sa fondation en 1885, il adopta un point de vue belge et travailliste/socialiste, et se mit de suite en quête d'une 'bonne' patrie belge. C'est ce qui ressort à suffisance des deux thèmes mis plus particulièrement en lumière dans cet article : l'interprétation de la révolution de 1830 dans l'historiographie socialiste et les positions du POB concernant la défense nationale.

La révolution de 1830 a été dérobée au prolétariat par la bourgeoisie; cette thèse a été défendue de la façon la plus convaincante par l'enseignant socialiste Maurice Bologne. Dès la naissance de l'Etat belge, l'ouvrier aurait dû bénéficier des droits politiques et sociaux, droits qu'il n'a obtenus que bien plus tard, après un long et âpre combat. C'est seulement alors que la Belgique est devenue une patrie à part entière.

Ce point de vue se rattache aux positions socialistes en matière de défense de la patrie. En soi, la question était toujours la même : quelle patrie fallait-il défendre ? Le POB lutta longtemps contre le système du tirage au sort qui fut aboli en 1909. En 1913, à la veille de la Première Guerre mondiale, un congrès du parti confirma la résolution socialiste de défendre le "territoire" et les "institutions démocratiques". Il y fut opté pour une armée organisée en "milices nationales" suivant l'exemple suisse. Finalement, les membres du POB à la Chambre votèrent contre le service obligatoire général en signe de protestation face à l'absence de suffrage universel ; c'est seulement si ce droit était acquis que la Belgique pouvait réellement devenir la patrie des socialistes. Cela n'empêcha pas la droite conservatrice de continuer, dans l'entre-deux-guerres, à considérer les socialistes comme des "compagnons sans patrie", et cela malgré la participation du POB au gouvernement du Havre.

(Résumé : R. Van Doorslaer)

GUY VANSCHOENBEEK

THE SOCIALISTS : COMPANIONS WITHOUT A NATION ?

The attitude of the POB towards the Belgian nation, 1885-1940

For the *POB* the great betrayal of the internationalist advocated by the Left did not occur in 1914. The Socialist Party did not undergo any transition from the Red Flag to the Belgian tricolour : instead, since its establishment in 1885, the party had adopted a stance which was both Belgian and workerist or socialist. It therefore sought to achieve a “good” Belgian nation. This goal emerges particularly clearly from two aspects studied in this article : the interpretation of the revolution of 1830 in Socialist historiography and the stance of the *POB* concerning national defence. As far as the revolution of 1830 was concerned, the bourgeoisie had stolen the revolution from the proletariat. This was the argument advanced in a convincing manner by the Socialist teacher Maurice Bologne. The workers ought to have received political and social rights at the time of the creation of the Belgian state but they only obtained these rights much later after a long and bitter struggle. It was only at that point that Belgium became a true nation.

This interpretation was connected to the stance adopted by the Socialists concerning the defence of the national territory. The question which raised itself was once again the same : which country should one defend ? The *POB* had long campaigned against military service by lottery, a system which had been abolished in 1909. On the eve of the First World War, a party congress in 1913 confirmed the Socialist determination to defend the «territory» and its “democratic institutions”. They therefore opted for the organisation of an army in the form of a popular militia, in imitation of that in Switzerland. The parliamentary deputies of the *POB* voted against the law establishing military conscription as a protest at the absence of universal suffrage. It was only when such a system of suffrage had been created that Belgium could truly become the nation of the Socialists. This did not prevent the right of the inter-war years from denouncing the Socialists as “comrades without a nation”, even after the participation of the Socialists in the wartime government at Le Havre.

(Summary by R. Van Doorslaer)

JOSÉ GOTOVITCH & RUDI VAN DOORSLAER

DE COMMUNISTEN EN DE NATIONALE KWESTIE, 1921-1945

Onder impuls van Moskou waren de communisten tussen 1928 en 1934 radicale “separatisten”. Na 1935 evolueerden ze, evenzeer geïnspireerd door de Komintern, naar het federalisme. Zowel in haar structuur als haar discours erkende de KPB voor het eerst sinds haar bestaan de Belgische nationale realiteit. Vanaf dan besteedde men niet enkel aandacht aan de Vlamingen maar ook aan de Walen. Op het einde van de jaren 30 en in het kader van de gezamenlijke strijd tegen nazi-Duitsland profileerde de

Partij zich in de nationaliteitenkwestie meer en meer als een element van verzoening. Zij hechtte dus een bepaalde waarde aan het behoud van de Belgische Staat.

De pragmatische en tactische visie van de Komintern met betrekking tot de nationale kwestie verscheen nooit duidelijker dan tijdens de oorlog en het onmiddellijk voorafgaande jaar. In functie van de door Moskou bepaalde internationale strategie werd beurtelings de autonomistische en de nationale kaart getrokken.

Na het sluiten van het pact tussen Duitsland en de Sovjetunie in de zomer van 1939 konden bepaalde communisten opnieuw kiezen voor een radicaal Vlaams spoor en de partij stelde zich resoluut anti-Belgisch op. Aan deze situatie kwam een einde in de lente van 1941. Elke vorm van verdeeldheid, ook op nationaal vlak, moest verdwijnen voor de gezamenlijke strijd tegen de Duitse bezetter.

Inmiddels was de nationale kwestie tot een Waalse kwestie geworden, met name omdat het aanvankelijke politieke succes van het Onafhankelijkheidsfront enkel gold voor de Wallinganten. Vanaf 1943 zette de clandestiene leiding van de KP een volgende stap: de nationale kwestie werd in de koelkast gezet en het communistisch verzet tooide zich met de Belgische driekleur. Bij de Bevrijding dook de Waalse kwestie opnieuw op. De communisten hielden vast aan de belgicistische lijn, dit keer in het perspectief van een - eerst Britse, dan Amerikaanse - bedreiging van de nationale eenheid.

Het internationale communisme heeft in zijn stalinistische vorm de identiteit van zijn aanhangers definitief gesmeed. Maar in België lijkt de nationale factor in zekere mate een element van uiteenlopend handelen te zijn geweest. Het is ongetwijfeld inzake “nationale sensibiliteit” dat de communisten het meest uitgesproken het product zijn van hun tijd, hun land, hun culturen.

JOSÉ GOTOVITCH & RUDI VAN DOORSALER
THE COMMUNISTS AND THE NATIONAL QUESTION, 1921-1945

Under the influence of Moscow, the Communists were radical «separatists» between 1928 and 1934. After 1935, however, once again influenced by the Comintern, they evolved towards federalism. In its structure and discourse, the Communist Party for the first time in its existence rallied to the reality of the Belgian nation, showing itself henceforth to be attentive not merely to the Flemish but also to the Walloons. Thus, by the end of the 1930s in the context of its Popular Front policy of opposition to Nazi Germany, the party increasingly presented itself as a conciliatory force in the conflict between the linguistic groups. In this way, they accorded a certain importance to the maintenance of the unitary Belgian state.

The pragmatic and tactical attitude of the Comintern towards questions of nationalism was never more clear than during the war and the immediate pre-war year. As a consequence of an international strategy conceived in Moscow, both autonomist and national tactics were successively employed by the party.

After the conclusion of the Nazi-Soviet pact during the summer of 1939, a number of Communists seized the opportunity to revert to a radical pro-Flemish policy and once again the party appeared to be resolutely anti-Belgian. This situation, however, came to an end in the spring of 1941 : all forms of division, including on the national issue, had to be subsumed in the unitary struggle against the Nazi occupiers. The national question, however, increasingly became a Walloon question, notably because the initial political success of the FI (Independence Front) was in reality based on success among pro-Walloon activists. From 1943, the clandestine leadership decided to go a stage further : all discussion of the national question was suspended and Communist Resistance was wrapped in the colours of the Belgian tricolour. At the Liberation, the Walloon question emerged once again, but the Communists held to their pro-Belgian line, emphasising the peril posed initially by the British and subsequently by the Americans to Belgian national unity.

The Communist International, in its Stalinist model, forged the inner identity of its supporters. Nevertheless, in Belgium, the national factor does appear to some extent to have formed an element of disparity within their ranks. It was, thus, perhaps on these issues of national loyalties that the Communists were most evidently influenced by their epoch, their country and their cultures.

BART DE WEVER

LE NATIONALISME FLAMAND APRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE
Résurrection ou renaissance ?

La renaissance du nationalisme flamand après la Seconde Guerre mondiale débuta par des initiatives de faible ampleur dans les centres urbains. Elles étaient avant tout destinées à organiser la solidarité en faveur des victimes de la répression. Avant 1949, on ne peut pas parler d'organisations politiques dignes de ce nom ou de manifestations ouvertement nationalistes flamandes. Au cours de cette année, la *Vlaamse Concentratie*, fondée à la hâte, participa aux élections législatives. Ce parti était ouvert à tous les 'noirs' et pas seulement aux nationalistes flamands. Ses initiateurs venaient d'horizons très différents et n'avaient comme point commun que leur attitude face à la répression. La participation aux élections - le seul vrai fait d'armes de la *Vlaamse Concentratie* - se révéla un échec cuisant et très vite le parti se réduisit à un petit noyau. Son programme continua à être orienté presque exclusivement vers le droit à l'amnistie. Les quelques autres articles de son programme étaient un amalgame d'idées d'extrême

droite héritées de l'entre-deux-guerres. Entièrement tournée vers le passé, la *Vlaamse Concentratie* manquait singulièrement de dynamisme.

Le Mouvement flamand ainsi d'ailleurs que le nationalisme flamand se mirent lentement à renaître au début des années cinquante. Un certain nombre de nationalistes flamands décidèrent à l'occasion des élections de 1954 de prendre une nouvelle initiative politique. Pour les raisons évoquées plus haut, ils ne voyaient pas d'intérêt à une participation aux élections de la *Vlaamse Concentratie*. Ce fut ce groupe qui après l'échec de la *Christelijke Vlaamse Volksumie* mit sur pied un nouveau parti nationaliste flamand, la *Volksumie*. Les fondateurs souhaitaient un parti national flamand homogène ayant un programme tourné vers l'avenir. Ils optèrent pour une réforme fédérale de l'Etat belge dans le sens actuel de ce concept. Toute référence à un anti-Belgicisme ou un nationalisme thiois fut volontairement écartée. Le programme réaliste et légaliste du parti ainsi que des rancunes personnelles expliquent pourquoi un certain nombre parmi les rares nationalistes (déjà) disposés à collaborer activement au développement d'un parti spécifique restèrent pendant un certain temps à l'écart de la *Volksumie*.

La *Volksumie* des années cinquante restait tout de même un parti presque exclusivement composé de 'noirs'. Ses cadres locaux étaient principalement constitués de personnes qui d'une manière ou d'une autre avaient eu des démêlés avec la répression. La revendication de l'amnistie faisait dès lors partie des points les plus importants du programme et possédait encore indubitablement la plus grande force mobilisatrice parmi les adhérents. Une condamnation de la collaboration était impensable. La *VU* se considérait d'ailleurs comme héritière du *VNV*, du moins sur un plan organisationnel.

En tant qu'organisation, la *VU* sortit de sa marginalité à l'occasion de sa première victoire électorale et de la renaissance du Mouvement flamand au début des années soixante. De nouveaux cadres rejoignirent à cette époque le parti. Des voix s'élevèrent alors en son sein pour tendre idéologiquement vers le pluralisme et vers un élargissement en direction de la classe ouvrière, et donner ainsi à la politique du parti nationaliste flamand un visage plus contemporain. La discussion autour de la formation d'un front flamand provoqua la première confrontation ouverte à l'intérieur de la *VU* entre les rénovateurs et les nationalistes traditionnels, et ce, à l'avantage de ces derniers. Malgré cela, une évolution idéologique dans un sens social-démocrate se dessina de manière évidente à partir des congrès du parti de 1962 et 1963 ; ce processus continua à se développer dans la seconde moitié des années soixante. En outre, les élections de 1965, au cours desquelles la *VU* effectua une percée, furent placées sous le signe de l'élargissement. Parmi les nombreux nouveaux candidats et mandataires, un certain nombre avait pris l'initiative d'un renouveau idéologique du parti. Ainsi, l'apparition, après la Seconde Guerre mondiale, d'une nouvelle génération d'électeurs rendit inévitable à long terme une rupture dans la ligne suivie par le parti nationaliste flamand.

BART DE WEVER

FLEMISH NATIONALISM AFTER THE SECOND WORLD WAR
Resurrection or renaissance ?

The recreation of Flemish nationalism after the Second World War began with local initiatives in urban centres. These were firstly and primarily concerned with the organisation of solidarity for those effected by the judicial repression. Prior to 1949 there were no truly political organisations or demonstrations which publicly declared themselves to be Flemish Nationalist. In that year the hastily-created Flemish Concentration participated in the legislative elections, presenting itself as a rallying-point for all ex-collaborators and not merely those who were Flemish Nationalists. Consequently, the initiators of the Flemish Concentration came from diverse political backgrounds and their attitude towards the judicial repression was their only common feature. Their participation in the elections - which was their only real activity - proved to be an unmitigated failure and the party rapidly declined into a small clique. In terms of its ideology, the Flemish Concentration remained focused almost exclusively on the issue of an amnesty. The few other elements of its programme were an amalgam of the ideas of the extreme-right of the inter-war years and its orientation towards the past deprived it of any real dynamic of its own.

In the early 1950s, the Flemish Movement, and also Flemish Nationalism, began slowly to revive. With a view to the elections of 1954, a number of Flemish nationalists decided to launch a new political initiative. For the reasons indicated above, an election campaign within the Flemish Concentration held no appeal. Consequently, this group decided, after the unsuccessful episode of the *Christelijke Vlaamse Volksunie* (Flemish Christian People's Union), to create a new Flemish Nationalist party : the *Volksunie* (VU, People's Union). Those behind the launch of the new party wished to create a homogenous Flemish Nationalist party oriented towards the future. They opted for a federal reform of the Belgian state, in the current sense of that concept, and references to an anti-Belgian and/or Diets nationalism were deliberately eschewed. Together with personal rivalries, this realistic and legalistic programme caused a number of the few nationalists who were already engaged in their own efforts to create a nationalist party to remain aloof from the VU.

Nevertheless, the VU remained in the 1950s almost exclusively a party of ex-collaborators. Its local structures were composed overwhelmingly of militants who in one way or another had been touched by the post-war repression. The demand for an amnesty remained moreover the most important point of the party's programme and indisputably possessed the greatest ability to mobilise the members of the party. Any condemnation of the policy of wartime collaboration was therefore inconceivable and, at least in organisational terms, the VU saw itself as the successor of the VNV.

With its first electoral successes and the re-establishment of a Flemish Movement in the early 1960s, the VU organisationally began to escape from its hitherto marginal position. A significant influx of new cadres took place and within the party voices began to be raised in favour of a more contemporary expression of party political Flemish Nationalism in the form of an ideological pluralism and a new openness in the direction of the working class. With the discussions over the possibility of establishing a so-called Flemish Front, the first open confrontation took place within the VU between the modernising and traditionalist Flemish Nationalists. In this case, the traditionalists emerged victorious but a social democratic ideological evolution was nevertheless evident at the party congresses of 1962 and 1963. This evolution became much more marked in the second half of the 1960s. The significant electoral breakthrough of the VU in the elections of 1965 hastened this evolution. Among the new candidates and office-holders, there were a number committed to the ideological renewal of the party. Thus, after World War II, with this breakthrough to a new electorate, a caesura in the development of party-political Flemish Nationalism became ineluctable.

LOUIS VOS

NATIONALISME : RÉFLEXIONS D'UN HISTORIEN

Dans l'approche scientifique du phénomène 'nationalisme', on dégage grosso modo trois traditions. Une première, politique et relevant de l'histoire des idées, une seconde, structuro-fonctionnaliste, à la recherche des déterminants socio-économiques, qui met fortement l'accent sur la modernité, et une troisième, ethno-culturelle, qui cependant procède aussi d'un angle d'approche structurel. A leur suite, survint une vague de déconstruction qui allait remettre en question l'existence réelle de la nation en tant que telle.

L'identité nationale est une identité collective constituée par le biais d'une action à partir de la conscience et de la volonté d'appartenir à une communauté qui diffère des autres. Sa limite est déterminée par des éléments ethniques élevés au rang de symboles nationaux. Une ethnie est une communauté possédant un certain nombre de caractéristiques propres (nom, origine, souvenirs du passé, terroir, culture et sentiment communautaire). Ces caractéristiques sont le legs du passé mais chaque génération peut y adhérer. La nation a les mêmes caractéristiques mais joue aussi en plus un rôle politique, en stimulant la spécificité, l'unité et l'autonomie de la communauté. Les nations présentent à la fois un pôle ethno-généalogique et un pôle civico-territorial. L'un et l'autre forment les extrémités d'un continuum idéologique. Plus forte est la composante civique, plus démocratique est la nation, plus forte est la composante ethnique, moins elle l'est. L'Etat national se réalise selon l'alternative '*state-to-nation*' ou celle '*nation-to-state*'.

Le nationalisme est une idéologie et un mouvement aux voies diverses : politique, il entend ériger une structure étatique, culturel, il entreprend de faire revivre la spécificité de la nation. Les intellectuels et l'intelligentsia y jouent un grand rôle. Mais le succès du mouvement national semble dépendre de sa capacité à unir les exigences culturelles à celles de l'émancipation sociale. Ainsi, dans le cadre du double combat pour l'hégémonie culturelle et la puissance politique, les principaux supports des mouvements nationaux devinrent au 19^{ème} siècle essentiellement la bourgeoisie et la paysannerie auxquelles s'ajouta au 20^{ème} siècle la classe ouvrière.

LOUIS VOS

NATIONALISM : REFLECTIONS OF A HISTORIAN

In scientific analyses of the phenomenon of nationalism, three traditions have been broadly evident. The first rests on a corpus of historical and political ideas, the second more structuro-functional approach emphasises socio-economic factors together with a concomitant emphasis on the impact of modernity; the third, the ethno-culturalist approach, similarly stresses the importance of structural factors. Subsequently, a wave of deconstructionist writing has developed which has thrown into question the very reality of the nation. National identity can be defined as a collective identity which has been constructed out of the awareness and the desire to form part of a community which distinguishes it from others. Its frontiers are defined by the limits of the ethnic identity elevated to the level of national symbols. An ethnicity is in turn a community with a number of its own characteristics (name, origin, historical points of reference, a sense of homeland, culture and a sense of community) which are the legacy of history but which each generation adopts. The nation has these same distinguishing characteristics but adds to them a political dimension through the emphasis on the specificity, unity and autonomy of the community. Nations have an ethno-genealogical and a civic-territorial pole, which together constitute an ideological continuum. The stronger the civic dimension, the more democratic the nation; conversely, the stronger the ethnic pole, the less democratic it is. The nation-state can come into existence either through a «nation into state» route or through a “state into nation” route. Nationalism is an ideology and a movement with its own distinctive components : a political nationalism which aims to create a state; and a cultural nationalism which seeks to restore the specificity of the nation. Intellectuals and the intelligentsia play a great role within this process. Nevertheless, the success of national movements seems to depend on their ability to combine cultural demands with a broader social emancipation. Thus, against the background of a double struggle for cultural hegemony and political power, it was the bourgeoisie and the peasants which were the principal advocates of nationalism in the nineteenth century, while in the twentieth century the working class also played a prominent role.